

TAUX DE L'ABONNEMENT
ÉDITION SEMI-QUOTIDIENNE
Pour deux mois..... \$4.00
Pour six mois..... 9.00
ÉDITION QUOTIDIENNE
Pour deux mois..... \$6.00
Pour six mois..... 12.00

TAUX DES ANNONCES
Six lignes..... 0.50
Au-dessus de six lignes et pas plus de dix..... 0.60
Pour chaque ligne au-dessus de dix lignes..... 0.04

LE JOURNAL DE QUÉBEC

Politique, Commercial, Industriel et Littéraire.

L'éditeur-propritaire, A. COTÉ, à qui toutes correspondances, lettres, etc., doivent être adressées franco.

Nouvelles d'Europe.

Rome.

On écrit de Rome, le 6 décembre :
La situation du Saint-Siège vis-à-vis de l'empire ne change pas. C'est toujours le même silence, insupportable d'une majesté qui atteste suffisamment combien l'Église sait, en de telles rencontres, s'élever au-dessus de toutes les misères de la politique humaine.

rien brusquer. Mais la banqueroute, la hideuse banqueroute est là !
Les expédients financiers de M. Sella excitent l'indignation publique dans toutes les provinces du royaume, au midi surtout. Les habitants font de grandes provisions de sel et de tabac pour déjouer les calculs du ministre.

Sur qui la Gazette du Peuple fait les réflexions suivantes :
Ah ! pourquoi nous manque-t-il en ce moment un homme qui sache trouver un modèle en bois de la ville de Florence pour y placer à leur aise sénateurs et députés, et dire à la France : Voilà notre signature maintenue !

ne rentrera aux Tuileries que mercredi ou jeudi, et une grande chasse doit clore la série des fêtes.
Le Moniteur contient, à sa partie officielle, une note qui a été très-remarquée ; elle est relative à la notification faite par l'empereur Napoléon, héritier de la couronne, à avec S. A. R. le prince Louis-Philippe d'Orléans, comte d'Eu.

quatrième pouvoir dans l'Etat, mais il ne faut pas qu'il trouble l'équilibre des trois autres ; l'Église est une excellente institution en soi, comme la Chambre des communes, mais essentiellement subordonnée à celle-ci, et il importe qu'elle ne l'oublie pas.
En Écosse, le mouvement religieux vient de se traduire d'une singulière manière. On sait que la croyance qui domine dans ce sombre pays est la croyance religieuse de John Knox, disciple de Calvin, le presbytérianisme. Ce qui caractérise ce triste culte, outre le fatalisme qui le rend désespérant, c'est l'observance judaïque du sabbat. Quoique, par un Edinburgh le dimanche s'est cru transporté dans une nébuleuse épopée. Malheur à qui serait vu ce jour-là courant dans la rue, se rendit-il auprès du lit de mort de sa femme ou de son enfant ? Les deux sexes seuls qui soient permis le dimanche, c'est de se rendre à l'église pour entendre un sermon nasillard et, rentré chez soi, de se griser en silence. Les Écossais abusent de cette dernière permission. Depuis quelque temps, des trains de marchandises circulent sur les voies ferrées d'Écosse le dimanche ; le conseil de l'Église libre vient de représenter à qui de droit les dangers que cet état de choses offre au salut de ses administrés, et de réclamer la suppression de ces trains. Je ne puis m'empêcher de remarquer que c'est dans ce pays, soumis à un dogmatisme étroit et mesquin, que, par une réaction inévitable, la libre-pensée a pris naissance et s'est développée. On sait jusqu'à quel point philosophique écossoise a poussé la hardiesse. On put dire qu'il n'y a rien en Écosse que des fanatiques et des incerdulés (j'excepte naturellement les 200,000 catholiques). L'évêque anglican de Londres, le Dr. Tait, qui est d'origine écossaise, ayant été visiter son pays natal le mois dernier, semble avoir été frappé de cet antagonisme, car il a donné à Edinburgh une de ces séances qu'on appelle ici « lectures », dans laquelle il a entretenu ses auditeurs de l'accord de la raison avec la foi. Sa Seigneurie (c'est peut-être mieux atteint le but qu'il se proposait en convertissant ses auditeurs à sa religion : en effet, au moyen de quelques légères concessions réciproques, les deux partis eussent bientôt concilié, sur ce terrain neutre, la foi et la raison, — l'anglicanisme demande si peu de l'une et de l'autre !

Malgré les volontaires, l'Angleterre n'est pas à l'abri de l'invasion, et j'ai vu un de mes simalbes confères de Paris empier sur mon domaine en vous donnant une nouvelle que je me réservais de vous communiquer. Je veux parler de la traduction de l'Iliade, par Edouard, XIVe comte de Derby, qui fait en ce moment l'objet des conversations de tout le monde littéraire de Londres. La langue anglaise se prête plus volontiers que la nôtre à la traduction des chefs d'œuvre de l'antiquité, et l'Iliade d'Homère en particulier a été l'objet de plusieurs versions, parmi lesquelles on distingue celles de Pope et de Cowper. Mais ce sont plutôt des paraphrases ou des imitations réussies que des traductions. Lord Derby s'est astreint à une fidélité plus scrupuleuse. Il sera heureux, dit-il modestement, si la lecture de son œuvre rappelle à l'esprit de quelques-uns un écho affaibli des accents qui ont charmé leur jeunesse. Quant au plan qu'il a suivi, le voici tel qu'il l'expose lui-même dans sa préface : « Le but que je me suis proposé d'un bout à l'autre a été de faire une traduction et non une paraphrase. Sans doute, je ne puis me flatter d'avoir rendu chaque mot de manière à satisfaire les exigences d'un scolaste méticuleux, mais j'espère avoir donné, avec une exactitude scrupuleuse, le sens et l'esprit de tous les passages et de tous les vers, sans rien omettre, sans rien ajouter, mais en admettant, aussi fidèlement que notre langue le permet, à toute éphémère susceptible d'être rendue, et ayant dans le passage particulier où elle se trouve un sens distinct et qui lui est propre. »

Feuilleton du Journal de Québec

Chanson pour le jour de l'an 1865.
SANS QUE ÇA PARAISSÉ !
Am : La bonne aventure !
Voici le gai jour de l'an,
Trêve de tristesse !
Chaque âme prend son élan
Vers la joie, et laisse
Derrière elle la douleur :

Vient tendrement déposer,
En soupirant, un baiser
Sans que ça paraisse,
Oh ! gai !
Sans que ça paraisse !
Tout le monde semble heureux :
La sombre vieillisse
Montre un visage joyeux
Comme la jeunesse ;
Mais cependant plus d'un cœur
Est plongé dans la douleur
Sans que ça paraisse,
Oh ! gai !
Sans que ça paraisse !

Glissons-nous à l'étranger
Qui nous intéresse ;
Soyons bon politicien,
Disons le mal et le bien,
Sans que ça paraisse,
Oh ! gai !
Sans que ça paraisse !
Mais en partant saluons,
Avec politesse,
Nos diplomates profonds
Qui, dans leur sagesse,
Sauront donner au pays
Autre nom, autres habits,
Sans que ça paraisse,
Oh ! gai !
Sans que ça paraisse !

Mais sire Napoléon,
Invoquant sans cesse
La non-intervention,
Dit avec rudesse :
« Bah ! pourquoi se déranger ?
L'ours russe peut le manger »
Sans que ça paraisse,
Oh ! gai !
Sans que ça paraisse !
Ce même illustre mortel
Qui mène en liesse
Sieur Victor Emmanuel
A fait la promesse
De conduire, parait-il,
A Rome le roi gentil,
Sans que ça paraisse,
Oh ! gai !
Sans que ça paraisse !

—Je n'ai pas plus besoin de vos respects que de vos saluts. Mais, s'il vous convient de persévérer, je vais rejoindre ma tante et Germain : devant eux vous pourrez parler à votre aise.
—Merci ! pensa Clément en voyant la jeune fille s'éloigner, je vais aller me heurter au Germain ; le témoin serait bien choisi ! Mais, si elle se doutait de ce qu'il en retourne, je suis sûr qu'elle se montrerait moins revêche. On verra bien. Après tout, ces façons ne me déplaisent pas, se dit Clément, tout en suivant de l'œil les mouvements hâtés de la fugitive.
Au milieu de ses parents et au bras de Germain, Donatienne chercha, d'instinct, à savoir si elle était débarrassée de l'importun. Son regard croisa celui du bourgeois campagnard, qui lui adressa de la main un signe de connaissance.
—Qui donc M. Finot connaît-il ici ? demanda Germain qui avait remarqué ce geste.
—Tout le monde, probablement, car il promène assez souvent sa personne dans le pays, dit une voix claire qui tintait en clochette. Mais, s'il connaît tout le monde, il n'est guère de gens qui acceptent sa connaissance. On sait ce qu'il vaut et ce qu'il cherche. Il se garde bien de passer à côté du mal.
—Un bel élogé que tu fais là, Reinette, dit Simon, dont le bras servait d'appui à la brunette piquante et résolue qui venait de résumer le sieur Clément.
—Mais ça n'explique pas son salut insista Germain.
—Vous ignorez donc que M. Clément se

donne des airs de seigneur, parce que son père lui a fait chasser les vieux soubiers du marquis de Tolly, histoire de dire qu'il en a ramassé la forme à Boulancourt.
Celle conversation gênait Donatienne, qui se garda bien de raconter l'épisode de cette excursion pour ne pas donner au sentiment l'occasion de se transformer en un sentiment agressif.
—Allons danser ! dit-elle.
Chacun fit chorus, et les quatre amis se trouvèrent en face les uns des autres.
Mais à côté de Donatienne se trouva Clément.
De la danse on alla nécessairement aux quilles, à Poiseau égyptien, au tir, aux palets, et à chaque partie l'inévitable Clément montrait sa disgracieuse personne, essayant vainement de faire admirer une adresse incontestable à certains exercices. L'antipathie que chacun éprouvait pour lui se révélait jusque dans le silence qui accueillait ses exploits, tandis que chacun des coups brillants de Germain soulevait des braves d'enthousiasme.
Malgré son profond dédain pour la foule rustique qui l'entourait, l'orgueil que lui inspirait sa personne et sa fortune, Clément Finot ne put se défendre d'un accès de colère en voyant tant d'ensemble dans l'animadversion.
—Ils me le paieront, dit-il en résumant dans sa pensée tous les moyens que sa méchanceté pouvait mettre en œuvre. Le futur de la belle ouvrira la marche, ou j'y perdrai mon nom.
(À continuer.)

